# AL-QAṢABA ET D'AUTRES VILLES DE LA ROUTE CENTRALE DU SAHARA\*

# DIERK LANGE\*\* et SILVIO BERTHOUD

La route centrale du Sahara, entre le Fezzan et la région du lac Tchad, est sans doute l'une des plus anciennes voies commerciales connues. Deux groupes d'oasis, situés au nord et au sud d'un massif montagneux en ont fait un lieu de passage privilégié entre la côte méditerranéenne et les pays du Soudan. Des conditions aussi favorables ne se retrouvent que dans la vallée du Nil, à l'est, et, dans une moindre mesure, en Afrique de l'ouest entre la boucle du Niger et le Maghreb.

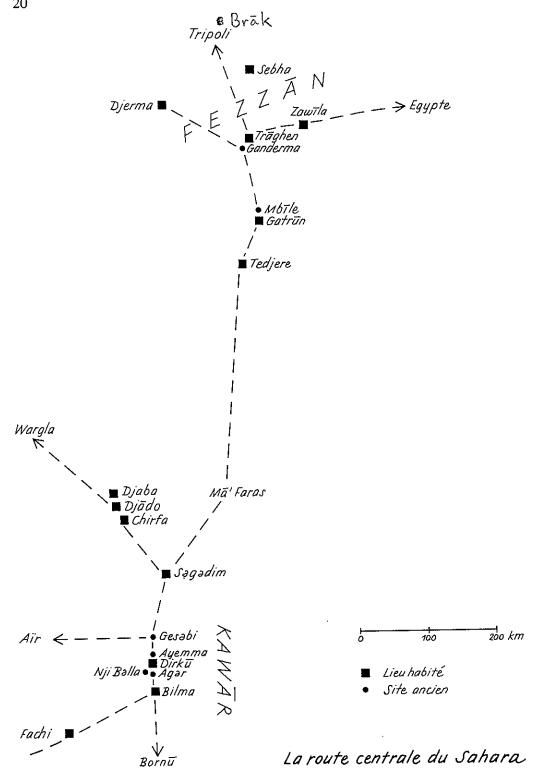
Les conditions naturelles propres à la voie centrale du Sahara ont fait que son tracé est resté quasiment invariable depuis l'apparition du chameau jusqu'à l'époque coloniale. Au sud, cette continuité était renforcée par la présence, éventuellement depuis la fin du VI<sup>e</sup> siècle, d'un royaume faisant preuve, lui aussi, d'une étonnante stabilité à travers le temps. Au nord, du littoral maghrebin jusqu'en Egypte, se faisait sentir un appel économique constant. La nature de la route et la stabilité des rapports économiques des partenaires en présence a pu donner l'impression d'une permanence sans histoire.

Les oasis très étendues pouvaient favoriser l'installation de communautés de commerçants. Situé au centre de la voie commerciale, le Kawār exerçait une attraction considérable sur des commerçants de différentes origines. Leur activité déterminait d'une façon sensible les formes prises par les échanges économiques. De plus, les puissances en possession des débouchés de la route devaient intervenir directement pour contrôler cette artère unique lorsqu'ils en avaient les moyens.

Ces différentes influences à travers le temps ont laissé de nombreuses traces archéologiques jalonnant la voie centrale du Sahara entre le Fezzan et le Kawar. Par rapport à l'étude de ces sites, les renseignements obtenus par les textes ne peuvent être plus qu'un substitut. Ce n'est qu'à partir d'une étude globale des différentes villes et fortifications, s'appuyant principalement sur l'archéologie, qu'une histoire nuancée de la route centrale du Sahara pourra être écrite. Un inventaire succint des sites permettra, on l'espère, de fournir des éléments utiles pour des fouilles ultérieures. Face à la richesse de la documentation archéologique encore totalement inexploitée, la deuxième partie de la présente étude ne pourra qu'ébaucher les lignes générales d'une histoire encore largement dans l'ombre.

<sup>\*</sup> Rédigé en février 1977 à Zinder l'article est le résultat de recherches communes au Fezzan et dans les oasis du Kawar.

<sup>\*\*</sup> D. Lange a bénéficié d'une subvention de la Deutsche Forschungsgemeinschaft.



I

## Gezəbi

Cette ville actuellement déserte est située à 5 kilomètres au sud-sud-ouest d'Aney et à 3 kilomètres au sud du petit village de Lotey, en bordure du désert, à égale distance des deux extrêmités de la palmeraie du nord du Kawār. Elle figure sur la carte de l'IGN de Dirkou au 1/200.000 sous le signe conventionnel indiquant un «piton non rocheux».

Il subsiste actuellement une butte de forme ellipsoïdale longue de 470 mètres du nord au sud et large de 300 mètres. Le terrain tout autour est rigoureusement plat sauf à l'est où la palmeraie, contenant des petites dunes de sable, arrive au pied de la colline. Dans la plaine, en particulier au sud-ouest, on peut voir des traces d'implantation humaine (jardins, carrières ou habitations) jusqu'à 1200 mètres environ. Le point culminant est à 15 mètres au-dessus de la plaine, situé approximativement au centre des ruines. La surface de la butte est jonchée de tessons de poterie, de bijoux étrangers à la région et de tapis originaires du nord et l'on distingue les traces de nombreuses habitations. Par endroits les ruines sont totalement effondrées et n'apparaissent que sous forme de monticules. Ailleurs, en particulier dans les zones ouest, nordouest et nord, plusieurs murs de sel sont encore bien conservés. Au nord-est il est possible de distinguer les restes d'une mosquée connue des habitants de la région. Ils signalent également que le quartier nord, en contrebas, était réservé aux forgerons et appellent dendal un vallon coupant la butte dans le quadrant nord-ouest, dans le sens sud-ouest nord-est et se dirigeant vers la mosquée. Ils prétendent aussi que Gezabi était un birni entouré d'une mur d'enceinte et certains croient savoir qu'il était percé de 7 portes, mais il n'en subsiste aucune trace actuellement. Les habitants, appelés Djelmana, se seraient battus contre les Tubus pendant 7 ans, 7 mois et 7 jours avant d'être vaincus.

Les murs dans la partie méridionale ont en grande partie disparu car le matériau a probablement été réutilisé pour bâtir un village plus récent au sud-est, muni d'un gassar<sup>1</sup>. Il est actuellement abandonné mais on trouve encore à Aney et à Emi Tchouma des personnes qui y sont nées. A l'époque de Barth (1859, III, 619) et de Nachtigal (1879, I, 541) Gezəbi était inhabitée, ce qui indique une réutilisation du site de brève durée à la fin du siècle dernier. Les informateurs indiquent qu'ils ont dû quitter Gezəbi, chassés par les termites, pour se réinstaller au pied du piton d'Emi Tchouma et ce n'est que depuis l'arrivée des Français qu'ils occupent le village actuel, plus éloigné de la falaise. Ces navettes illustrent bien la mobilité de la population et les relations étroites qui existaient entre ces différents types d'habitat.

A 2 kilomètres à l'est-sud-est de Gezebi se trouve une petite construction en terre salée mêlée de pierres, de 5 mètres sur 11 mètres appelée ankili. C'est là que l'on enturbannait les sultans Tomagra. Il existe un autre ankili à l'ouest de Dirkū, dont la fonction était la même (non visité).

La première mention incontestable de Gezəbi dans les sources écrites est dûe à al-Idrīsī<sup>2</sup> au milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Du nord au sud du Kawār cet auteur énumère successivement 5 villes portant toutes des noms propres, sauf la première, appelée al-Qasaba<sup>3</sup>, «la citadelle». Or le site de Gezəbi se trouve précisément à l'extrêmité nord de l'oasis et l'importance de la colline, tranchant nettement avec tout le paysage aux alentours, suggère fortement que les restes d'habitations ne recouvrent aucune butte naturelle, mais des couches successives de ruines. Tous les habitants du Kawār s'accordent à voir dans Gezəbi la ville la plus ancienne de la

- 1 Terme d'origine arabe employé au Kawar pour désigner un édifice fortifié à l'intérieur d'une ville ou d'un village.
- 2 1866 (trad. de Goeje)/ 45.
- 3 Nom générique arabe qui, au Maghreb, désigne une citadelle.

palmeraie. Cette ville est d'ailleurs déjà appelée  $Ghazb\overline{\iota}$  par Ibn Furt $\overline{\mathfrak{u}}^4$  au XVIe siècle; il en ignorait la véritable étymologie.

La qasaba du Kawar est connue par des auteurs beaucoup plus anciens qu'al-Idrīsī. Presque deux siècles plus tôt, al-Muhallabī<sup>5</sup> mentionne déjà «les villes de Bilma et la *qasaba* des pays du Kawar», signalant ainsi les deux points extrêmes de l'oasis par laquelle passaient les voyageurs pour se rendre au royaume des Zaghawa. Cité avec le nom de Bilma, le terme al-qasaba revêt dans ce texte, comme chez al-Idrīsī, la valeur d'un nom propre. Le même terme apparaît sous la plume d'Ibn CAbd al-Hakam<sup>6</sup> et sous celle d'al-Bakrī<sup>7</sup> lorsqu'ils relatent l'expédition de <sup>c</sup>Uqba b. Nafī au Kawār. Après quinze jours de marche en partant de Djerma, cUqba serait arrivé devant une ville au bord du désert et située sur une montagne<sup>8</sup>. Cette ville est appelée Khāwār par Ibn <sup>c</sup>Abd al-Hakam et Djāwān par al-Bakrī, mais les deux auteurs l'appellent également qasabat Kawār. Malgré un siège d'un mois, l'armée arabe ne réussit pas à la prendre, alors que les qusur du Kawar ne lui opposent qu'une faible résistance. CUqba les prend tous jusqu'au dernier dans lequel se trouvait le roi et, rebroussant chemin, passe devant la citadelle du Kawar sans s'arrêter pour faire halte après trois jours en un lieu appelé ma' ar-faras. Il fait alors demi-tour et par une autre route, il surprend les habitants de la ville qui se croyaient déjà en sécurité. L'ensemble du contexte géographique suggère fortement qu'al-Qasaba n'était autre que la ville ultérieure de Gezəbi.

Remontant encore plus haut dans le temps, nous trouvons un texte de Marin de Tyr, repris par Ptolémée<sup>9</sup>, qui mentionne la région d'Agisymba située au sud du pays des Garamantes. Julius Maternus s'y serait rendu en compagnie du roi des Garamantes dans un but militaire et le voyage aurait duré 4 mois. Ptolémée précise qu'Agisymba se trouvait au commencement du pays des noirs. Sans tenir compte de la très aléatoire ressemblance des noms d'Agisymba et d'al-Qasaba, est-il trop téméraire de penser que les Garamantes se rendaient déjà dans la région du Kawār, leur ouverture logique vers le sud? Il n'est donc nullement exclu que la qaṣaba et les quṣūr du Kawār, mentionnés dans la littérature maghāzi aient été les jalons d'une voie commerciale déjà active dans la période pré-islamique.

## Ayemma

A la hauteur d'Achenouma, à 25 kilomètres au sud de Gezebi, deux salines faisant face à deux villages sont situées dans la mare d'Ayama (carte IGN, 1:200.000, Dirkou). Elles ne produisent plus que du natron rouge en faible quantité mais les déblais accumulés témoignent d'une exploitation importante dans le passé. Les saulniers habitaient dans les deux villages, à 50 mètres environ au sud du lac, distants l'un de l'autre de 400 mètres environ. Celui de l'est, le plus petit, n'a que 25 x 110 mètres de superficie et ne comporte aucune structure remarquable.

```
4 1932 a (éd. Palmer): f. 113. 5 Apud al-Yāqūt, 1866 (éd. Wüstenfeld): II, 142. 6 1922 (éd. Torrey): 195. 7 1911 (éd. de Slane): 13-14.
```

<sup>8</sup> Cette indication ne concorde pas exactement avec Gezəbi. La citadelle pourrait être située sur des rochers, notamment ceux d'Aney. La proximité de ces deux sites et la mobilité de la population pourrait expliquer l'utilisation d'un même nom en dépit d'un déplacement éventuel de la citadelle. Une autre hypothèse serait d'envisager que l'expression 'énorme forteresse' utilitée par l'auteur se réfère à une ville dans la plaine, impressionnante par ses murs — ce serait alors Gezəbi.

<sup>9</sup> Apud O. Bates, 1914; 234.

hormis une élévation à l'extrèmité orientale et des fondations de murs de sel en direction du lac. Les salines qui lui font face s'étendent sur 350 mètres environ mais les amas de déblais sont de faible hauteur. En revanche, le village placé à l'ouest, beaucoup plus important, fait face à une saline longue de 50 mètres à peine, dont le déblais atteignent 3 mètres de hauteur. On distingue ce qui pourrait être un mur d'enceinte et les habitants de la région l'appellent birni. Quelques habitations isolées débordent de ces limites, au sud en particulier. Dans le village des restes de maisons apparaissent sur des buttes, dont la plus haute est de 7 mètres environ à l'extrémité orientale. L'une d'elles pourrait représenter un gassar.

La seule raison d'exister du petit village parait avoir été l'extraction du sel, mais il est possible que le birni voisin avait un rôle plus important à jouer.

Sur une butte de 1 mètre 50 de haut environ, à 350 mètres à l'ouest du grand village et à 70 mètres de l'extrémité du lac, se trouvent les ruines d'un gassar de 19 mètres de côté, dont les murs sont légèrement concaves. Aucune structure n'est visible à l'intérieur, le mur ouest est totalement effondré, mais à l'est, en un endroit, il paraît renforcé et il subsiste une partie mieux conservée. Ce gassar était fabriqué en terre salée et en blocs de sel très durs (kau) mêlés de tessons de poterie.

#### Barara

Les salines, situées dans le lac, se distinguent par de considérables amas de déchets, hauts parfois de lo mètres. Elles ont 450 mètres de long dans le sens est-ouest et 60 mètres de large en moyenne. A 50 mètres au sud se trouvent les restes d'un petit village abandonné, de 100 mètres sur 45 mètres. On ne distingue pas de mur d'enceinte, les murs des maisons, en terre salée mêlée de kau atteignent par endroits 1 mètre et demi. L'absence de tertres fait penser que ce village n'a pas été le siège d'une occupation prolongée et l'on ne peut qu'être frappé par la divergence existant entre la dimension des salines et celle du village contigu. Ceci s'explique peut-être par le fait que Barara était exploité par les habitants de Dirkū, ville située à 6 kilomètres au sud, selon des informations obtenues sur place.

#### $Dirk\bar{u}$

Les salines, bordant le lac sur 300 mètres environ, se signalent par des tumuli de 4 mètres de haut au maximum. La ville actuelle, à l'est des salines et à l'ouest d'une petite mare, se caractérise par un mur d'enceinte et par la présence d'un gassar en son centre. La ville ancienne, appelée Ferri Lau est située au sud-ouest des salines, contiguë à la partie sud de la ville actuelle. Peu de structures sont visibles car les pierres ont été utilisées pour la construction de bâtiments récents, mais il est encore possible de distinguer dans sa partie sud-est ce qui pourrait être les restes d'un mur d'enceinte. La région la plus élevée — un ancien gassar? — se trouve au sud, se terminant en pente raide face à la palmeraie.

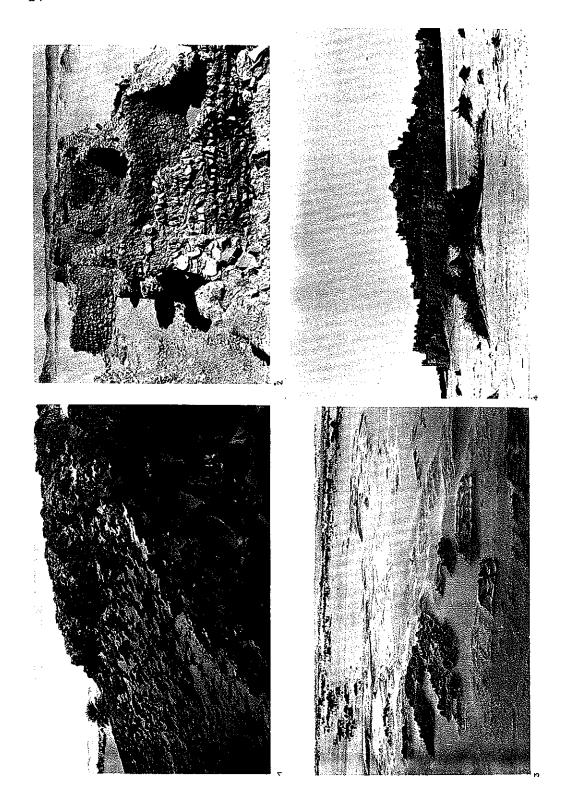
Le développement de Dirku ne paraît pas se justifier uniquement par les salines et il est plausible de penser que sa position géographique en a fait un centre politique comme en témoigne encore actuellement la présence du chef des Tomagra. Du point de vue archéologique cette fonction est attestée par l'ankili signalé plus haut.

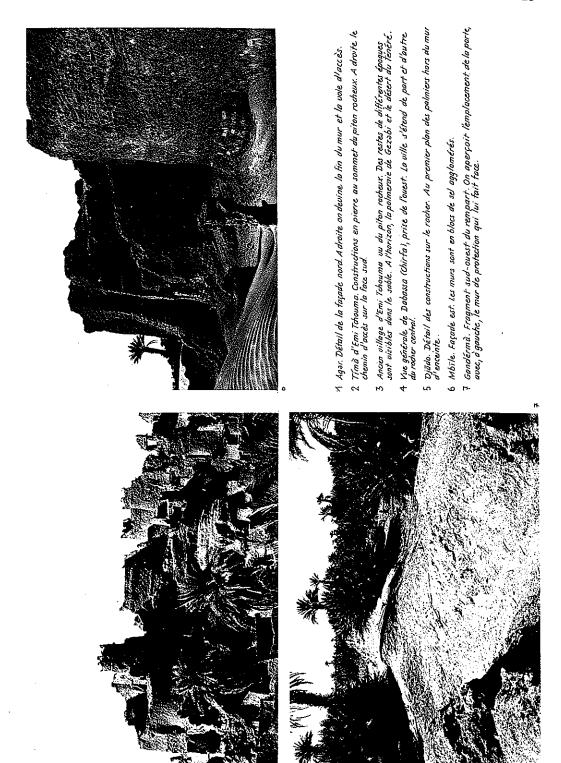
### Bezza

Des salines de peu d'importance (non visitées) se trouvent à l'est de ce petit village, à 8 kilomètres au sud de Dirkū où vivent depuis le début du siècle des habitants venus d'Emi Madama. Ils y ont trouvé un gassar dont la construction est attribuée aux Soo.

## Nji Bəlla (Eau blanche)

Ce site, signalé sur la carte de l'IGN au 1/200.000 de Bilma sous le non de «Djibella» est composé de plusieurs constructions comportant un gassar au nord et à 75 mètres au sud, des





ruines réparties sur 4 petites collines entre lesquelles se trouve un village de 30 mètres de côté environ, en ruines. L'absence de sable permet de fixer avec précision l'extension de la zone construite. Le gassar est de forme rectangulaire, de 30 mètres est-ouest et de 15 mètres nord-sud, mais l'angle nord-ouest se trouve en contrebas et à l'est une annexe de 4 mètres semble surajoutée. Les murs sont en banco mêlé de petits cailloux, recouvert à l'intérieur et à l'extérieur de pierres grossièrement taillées. Ils sont encore visibles à l'angle sud-ouest, au centre des façades sud et ouest jusqu'à une hauteur de 1 mètre 50. Sur la façade sud on distingue une, ou peut-être, deux portes. A l'intérieur se voient des chambres au nord et au sud, séparées par un couloir qui débouche sur une grande pièce à l'ouest, couvrant un tiers de la surface.

Les constructions sur les buttes sont encore visibles à ras du sol. Leur état de conservation est bien plus mauvais que celui du gassar en raison de leur moindre solidité.

Les habitants de la région attribuent la construction de Ntshi Bəlla aux Koyam. Ils placent leur marché à Musa Ngaloma (5,5 kilomètres sud-sud-est de Bezza) où existe encore, en bordure de la plaine, une petite tour en banco.

Il est difficile d'imaginer que le gassar ait eu pour fonction de défendre le site d'habitation uniquement, car ses dimensions sont disproportionnées et les constructions semblent plutôt être son prolongement. Son rôle a vraisemblablement dépassé le cadre local.

## Agar

A 3,5 kilomètres au sud-sud-est de Ntshi Bella, à 500 mètres au nord-ouest-ouest du village actuel d'Agguer et à proximité du puits d'Awossei se trouve un ensemble de ruines. Elles sont à la limite du désert, réparties sur de petites buttes très espacées dans un terrain plat actuellement couvert de sable.

La construction la plus importance se présente comme un gassar au nord du site. Le mur d'enceinte, en pierres grossièrement taillées, est visible sur tout le pourtour et dessine un plan irrégulier avec des angles arrondis au nord-est, nord-ouest et sud-est; la façade rejoignant les deux derniers est en arc de cercle. La partie nord du mur est la mieux conservée, elle est construite sur une butte de 8 mètres de haut environ et de 50 mètres de long, se terminant au nord en pente raide. A son extrémité ouest le mur s'incurve à l'intérieur, épousant la forme de la butte et laissant la place à une voie d'accès (v. photo no. 1). 18 mètres plus à l'ouest, en contrebas, se trouve l'angle nord-ouest où sont encore en place, sur quelques mètres, les pierres du mur rejoignant l'angle sud-est. Vers le sud, le sol du gassar descend en pente progressive; les constructions de trouvent donc sur deux plans: sur la butte seulement, subsistent à ras du sol des restes de murs de 40 centimètres d'épaisseur, en briques de banco, rectilignes et disposés à angle droit. Sur l'ensemble de la surface se voient des vestiges de murs de pierre.

5 buttes portant des restes de murs de pierre se répartissent sur une distance de 370 mètres au sud du gassar et sur une largeur de 100 mètres environ. Ces constructions étaient également fortifiées mais dans une moindre mesure. On ne peut pas préjuger de ce qui était dans la plaine car elle est ensablée, mais en deux endroits des murs dépassent du sable, laissant supposer que d'autres constructions peuvent être enfouies. A 300 mètres au sud-sud-est du gassar et à 200 mètre à l'ouest, des buttes non construites permettent de fixer les limites avec exactitude.

Le cimetière actuellement utilisé par les habitants d'Agguer est situé à 350 mètres au sudsud-est du gassar. Ils supposent que l'ancien site était habité par les Kanuri.

Le gassar au nord de l'ensemble était incontestablement un lieu de résidence permanent, contrairement à ceux de Dirkū et de Bilma, ne servant que de refuges temporaires.

Dans ces deux villages fortifiés, le peu d'importance des stratifications suggère qu'ils n'ont été habités que pendant une brève période, sauf pour le gassar d'Ager qui pourrait comporter différentes couches d'habitation. Il est surprenant de trouver ces deux sites à si faible distance l'un de l'autre, en notant toutefois qu'Ager paraît plus intégré au paysage, entouré de quelques palmiers, restes de plantations anciennes, alors que Ntshi Bella est beaucoup plus axé sur le gassar, à la lisière de la palmeraie. L'existence des villages ne peut s'expliquer par des raisons

commerciales, ils paraissent avoir été construits dans un but de défense ou politique par un peuple suffisamment puissant pour s'installer à une distance appréciable de la falaise.

#### Kalala

Les salines Kalala, aujord'hui les plus importantes du Kawār se trouvent à 3 kilomètres environ au nord-ouest de Bilma. Elles sont abandonnées en plusiers endroits au profit d'une extension vers l'ouest et le nord. Ce mouvement semble être relativement rapide, car le village est adossé à des salines mortes actuellement, mais qui étaient en exploitation à la fin du siècle dernier selon le témoignage de vieux habitants de Bilma. Les salines visitées par Barth (1859, III, 613) semblent avoir été situées plus au sud-est et le misérable village qu'il décrit ne correspond pas à l'agglomération actuelle, au nord du lac. Cette dernière ne fut donc habitée en permanence que pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle puisque les habitants sont installés à Bilma depuis deux générations et n'y reviennent plus que pour la période d'extraction du sel. Le village de Kalala ne comporte ni gassar, ni mur d'enceinte, ni des traces évoquant un habitat antérieur, bien que l'on y voie une mosquée et la résidence du chef.

Le mot kalala signifiant d'une manière générale «les salines», on peut en déduire que le nom de l'actuel village ne désigne rien d'autre que «les salines de Bilma», lui enlevant ainsi toute identité.

## Bilma

Cette ville était en pleine décadence lorsque Barth et Nachtigal l'ont visitée. Elle était habitée par quelques saulniers travaillant à Kalala et ce n'est que depuis la fin du siècle dernier, avec la réinstallation permanente de la population des salines, qu'elle a repris de l'importance. Son rôle politique date de la période coloniale. Bilma devait pourtant être florissante auparavant puisque la ville comportait un mur d'enceinte dont l'emplacement est encore visible. Les vestiges de la Butte aux crânes (Koulohom) pourraient correspondre à un très ancien site de la ville, bien que les habitants de Bilma n'y voient que les restes d'une mosquée (non visité).

La notoriété que Bilma a pu avoir dans le passé est dûe en partie à sa situation géographique, à l'extrémité de la palmeraie du Kawar, lieu d'arrivée des caravanes du Bornu et d'Agadès par Fachi, et en partie aux salines et aux mines d'alun.

L'alun (kalvu sheb), souvent confondu avec le natron (kalvu) commun dans tout le Kawār, existe au pied de la falaise, à 1,5 kilomètre au nord-ouest de Bilma. L'extraction était l'apanage, à une époque récente, des femmes qui le vendaient aux Tuareg pour se faire un revenu supplémentaire. Selon une informatrice d'environ 80 ans, Amina Falmatarem, les Tuareg et même des Arabes l'exportaient en Libye où il était utilisé dans la tannerie et la teinturerie. Actuellement l'alun est encore utilisé localement pour traiter des affections oculaires. Le gisement actuel est de faible étendue mais des buttes, situées plus au nord pourraient être dues à une ancienne exploitation<sup>10</sup>.

## Les tima

Dans la moitié nord du Kawār se trouvent plusiers réduits fortifiés construits en pierre sur des promontoires de la falaise, toujours associés à des villages à leur pied. Ces refuges, appelés tima répondent à un besoin de défense au même titre que les gassar de la plaine. Les tima n'ont pas de puits et ne pouvaient soutenir un siège de longue durée. Du nord au sud on trouve les constructions d'Aney, Emi Tchouma (v. photo no. 2), Achenouma et Mougoudem, ce dernier

10 L'importance de l'alun pour la région est attestée par la survivance du terme composé kəlvu sheb, encore connu au Kawār, mais ayant perdu sa signification. Kəlvu est un mot kanuri désignant le 'natron', sheb désigne l'alun en arabe.

semblant être plutôt un village au sommet de la falaise (non visité). Sur les tima d'Emi Tchouma et d'Achenouma on remarque encore les habitations et les enclos destinés au bétail. Au sud, à la hauteur d'Agər (Ko Agərbe) se trouvent les restes d'un village composé de bâtiments ronds sur les pentes de la montagne, mais il n'y a pas de véritable tima. On trouve au pied de la falaise de Silemi des constructions apparentées, mais beaucoup plus espacées et plus rares. Elles sont constituées de deux cercles accollés communiquant par un passage. Ces constructions sont associées à des cercles de pierre et à des tombeaux sous forme de tumuli. D'après la tradition tous ces éléments seraient attribuables aux Koyam.

Au pied de la falaise se voient les restes des villages en pierre dont le plan est rigoureusement rectangulaire (v. photo no. 3). Ils étaient habités par des Gezəbida et avaient repris partiellement les fonctions de la ville de Gez bi. En effet, dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, la route des caravanes s'est déplacée du bord de la palmeraie au pied de la falaise. C'est depuis la colonisation que les populations ont été éloignées des montagnes pour couper les liens avec les Tubus.

Dans l'actuel Kawār cinq sites parmi ceux décrits ci-dessus peuvent dater du XII<sup>e</sup> siècle et correspondre à la description faite par al-Idrīsī<sup>11</sup>, bien que ce dernier soit parfois confus et peu précis dans les attributions particulières à chaque localité. Il ne fait pas de doute qu'al-Qaṣaba désigne Gez bi et Tamalma, Bilma. Ce sont les points extrêmes de la palmeraie, au-delà desquels n'existent pas de ruines importantes, mais les distances données par l'auteur sont exagérées bien que les proportions soient conservées. Ceci peut se comprendre de la part d'un cartographe ayant peut-être tendance à vouloir combler des vides.

A côte d'al-Qasaba, dont la fonction commerciale est évidente, quatre villes d'importance inégale doivent leur prospérité à l'«alun» exporté jusqu'à Wargla et en Egypte, ou qui se vend sur place à des marchands probablement étrangers. Le Kawār est réputé aujord'hui pour son sel et ses dattes. Il est probable que l'«alun» dont parle al-Idrīsī ne soit en grande partie que du sel. En effet, il précise que les mines ne tarissent jamais et que l'«alun» se reforme continuellement à mesure qu'il est extrait. Cela est caractéristique pour le sel et le natron du Kawār précisément, mais non pour les gîsements d'alun. D'autre part il mentionne que différentes sortes d'«alun», de qualité variable, sont mélangées avant d'être vendues. Cette pratique est encore en vigueur au Kawār, mais pour le sel uniquement.

Au sud d'al-Qasaba se trouve la ville de Qasr Umm cTsā, vivant principalement du commerce de l'«alun». Ce site pourrait correspondre à Ayemma bien que les sources dont il est fait mention se trouvent à Bilma. Ankalās a souvent été assimilée aux actuelles salines de Kalala, mais l'analogie des deux noms est loin d'être certaine. Kalala signifie «les salines» et d'autres kalala existent au Kawār; même si Ankalas peut en dériver, cet argument n'est pas suffisant pour placer cette ville à Bilma<sup>12</sup>. De plus, l'examen du site montre bien qu'un village digne de ce nom n'a pas existé à Kalala avant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il ne peut donc correspondre à la description d'al-Idrīsī. Il est en revanche significatif de noter que l'auteur arabe situe Ankalās approximativement à mi-distance entre al-Qasaba et Tamalma, or, actuellement, à mi-chemin entre Gezəbi et Bilma se trouvent Dirkū et les anciennes salines de Barara. D'après le texte, Ankalās était la

<sup>11 1866 (</sup>éd. Dozy et de Goeje): 45-47.

<sup>12</sup> Il n'est pas impossible qu'Ankalās dérive du terme ankili, désignant le lieu où était enturbanné le sultan.

résidence du «chef indépendant né dans le pays». Dirkū était encore, au début de l'époque coloniale, la capitale politique du Kawār et c'est là que réside aujourd'hui le chef des Tomagra.

La ville d'Abzar, également réputée pour son «alun», pourrait se situer dans la région de Bezza où les habitants signalent l'existence ancienne d'un lac, ou encore à Agər. Enfin, Tamalma, la ville la plus méridionale ne peut être que Bilma, étant donnés la similitude des noms et sa situation géographique. Il n'y a en effet plus d'habitations importantes au-delà. Il est intéressant de noter que Tamalma est déjà décrite dans le Premier climat et qu'aujourd'hui encore certains habitants de Bilma estiment que leur ville ne fait pas partie du Kawār.

## Fachi

Cette oasis, à 160 kilomètres à l'ouest-sud-ouest de Bilma ne se rattache pas géographiquement au Kawār, mais elle peut être assimilée aux villes de la route centrale du Sahara par son économie, sa population et ses constructions.

Une très ancienne partie de la ville, appelée Ferri Maka, de 700 mètres de long (nord-sud) et de 180 mètres de large, était peuplée de Kanuri. Il n'est plus possible d'y voir des restes d'habitation car les pierres ont été réutilisées pour la construction d'une autre agglomération qui lui est contiguë au nord. Cet aspect rappelle curieusement celui de Dirkū. La ville habitée est composée de deux parties: en contrebas, au nord de Ferri Maka, se trouve l'ancienne ville, avec une vieille mosquée dans la partie nord-est et les restes d'un rempart percé d'une porte au nord-ouest. Au nord et à l'est de cette ancienne ville se situe l'agglomération récente et c'est au nord de l'ancienne partie qu'à été construit à la fin du siècle dernier, le gassar. Celui-ci a la particula-rité de servir de grenier collectif et rappelle, en celà, les gassar du Djebel Nefusa.

Au sud-ouest de l'ancien Fachi, en bordure de l'oasis, subsistent encore des restes de murs apparament plus anciens que Ferri Maka, signalant peut-être l'existence d'une ville.

Les salines principales sont au nord-est de la ville, au sud-est de Ferri Maka se trouvent d'autres salines moins importantes.

# Səqədim

A 90 kilomètres au nord de Gezəbi se trouve la palmeraie de Səgədim avec ses mines de sel réputé pour sa qualité et utilisé pour la table, contrairement à celui du Kawār, réservé aux animaux. Le village, qui était abandonné à l'époque de Barth (1857, III) et de Nachtigal (1879, I, 514), est situé à l'extrémité ouest de l'oasis. On y voit encore les ruines d'un gassar ayant dû servir de lieu de résidence permanent, comme en témoigne sa construction sur plusieurs étages comprenant de nombreuses pièces. Il n'est donc pas identique aux gassar du Kawār, mais ressemble plutôt à un petit village fortifié.

Hors de la palmeraie, au sud-ouest des habitations, émerge du sable un tertre de banco de 3 mètres de haut environ pouvant indiquer l'emplacement d'un ancien village. Au nord, dans la falaise, les habitants montrent la grotte où les gens de Səgədim avaient l'habitude de se réfugier.

# Les oasis du Djādo

Au milieu des palmeraies de Chirfa, Djādo et Djaba se trouvent d'imposants villages fortifiés, construits en terre, mêlée de sel à Djaba. Ces trois villages ont été abandonnés au début de l'époque coloniale vraisemblablement mais ils servent encore de greniers à dattes pour les habitants des oasis. Ils sont uniques dans toute la région par leur dimension et leur mode de construction. En effet, les trois gassar sont bâtis sur un rocher mais débordent dans la plaine et ils sont entourés d'un mur d'enceinte englobant également un puits. L'intérieur est constitué de ruelles et de maisons contruites sur plusieurs étages jusqu'au sommet (v. photos nos. 4 et 5). A

Djaba de nombreuses ruines se trouvent en-dehors des murs, à l'ouest. A Djado, l'un des points culminants est constitué par une petite mosquée décorée à l'intérieur de moulages en banco.

Selon des informations obtenues au Kawār, d'autres ruines, plus anciennes, existeraient dans les palmeraies. A Djādo, à l'ouest de Qaṣr Tofei, celui connu des touristes, se trouverait Qaṣr Biri et au sud-ouest Qaṣr Garem Djawin. A Djaba on signale le vieux Qaṣr Maja.

# Tedjere

Cette oasis est la première d'une certaine importance que les caravanes rencontrent au nord après avoir quitté le Kawar. Elle est à 600 kilomètres à vol d'oiseau de Gezebi. Son orientation vers la route commerciale du sud est attestée par sa population qui encore actuellement est en partie composée de Kanuri.

Au sud-ouest de la ville actuelle se trouvent les traces ensablées de la cité ancienne, dont la superficie est de 135 mètres dans le sens est-ouest sur 80 mètres. A l'époque de Nachtigal (1879, I, 225) la ville était déjà partiellement en ruine, mais les murs étaient encore bien visibles, alors qu'actuellement ils ne dépassent pas le sol de plus de 50 centimètres. On devine les limites des maisons, des ruelles, une petite place et les restes d'un gassar carré de 25 mètres de côté environ. L'état de dégradation est dû vraisemblablement aux prélèvements de pierres pour la construction de bâtiments récents. Au nord-est le fort italien est encore debout.

A 1,5 kilomètre au sud-ouest environ, dans la plaine de sable, subsistent les ruines d'un fort carré, plus haut que large, Buma, et d'une tour appelée Hərbi, attribuable aux Turcs. A 7 kilomètres au sud-sud-est se trouvent les ruines du château de Dedeisa; L'ancien site de Tedjere serait <sup>C</sup>Amwa Kurruma, à 12 kilomètres au sud, construit en *furdagh* (blocs de sel). Ces deux derniers n'ont pas été visités.

### Gatrūn

A 70 kilomètres au nord de Tedjere, à l'extrémité septentrionale de la palmeraie se trouve l'oasis de Gatrūn dont la vieille ville est encore habitée par quelques familles, mais qui est en passe d'être abandonnée. Elle est circulaire, d'environ 200 mètres de diamètre, centrée par une place où se trouvent les deux mosquées. Au sud-ouest était le gassar. La nouvelle ville se développe au nord et à l'ouest, dans la palmeraie. Les habitants sont des Arabes Murabid, se disant originaires de la Sekiet al-Ḥamrā'. Ils sont réputés pour leur commerce et se rencontrent dans toute la zone couverte par la route centrale du Sahara.

#### Mbīle

A 5 kilomètres au nord-nord-est de Gatrūn se trouve le château-fort de Mbile, contrastant nettement avec toutes les ruines de la région par sa masse imposante. Ce fort, grossièrement rectangulaire, de 66 mètres de long du nord au sud et de 32 mètres de large est construit en blocs de sel (furdagh) formant une masse compacte. L'aspect massif de l'ensemble est augmenté par la présence de renforts apposés aux murs et par les angles arrondis, dont les parois ont environ 1,20 mètre d'épaisseur (v. photo no. 6). Aucune porte n'est nettement visible mais il existe sur la façade est une brèhe pouvant en tenir lieu. A l'intérieur se trouvent encore des restes de murs disposés de manière irrégulière. Au nord et à l'est du fort, sur une distance de 20 mètres environ, existent des traces d'habitations dépassant le sol de 20 à 50 centimètres. Les blocs de sel utilisés pour la construction proviennent de deux gisements, l'un à 1,5 kilomètre au nord, l'autre à 2,5 kilomètres au sud.

L'ensemble de l'ouvrage laisse supposer qu'il est dû à une colonie puissante, disposant d'une main-d'oeuvre importante. La solidité des murs a également empêché les habitants de la région d'en utiliser les débris pour leurs propres constructions.

Mbile, selon les informations obtenues sur place, aurait été construit par des gens du sud,

selon certains il serait dû aux djuhalā' (paiens). On aurait trouvé, en labourant à 150 mètres à l'ouest, des corps disposés dans toutes les directions enveloppés de tissus d'origine soudanaise.

# Châteaux en briques

La palmeraie de Gatrun est jalonnée de nombreuses ruines de châteaux-forts dont les murs sont en briques crues (tin) et le mortier contient parfois des noyaux de dattes. Ils ont des murs à angle droit et sont parfois dotés de tours d'angle et de chemins de ronde laissant penser que leurs constructeurs connaissaient les armes à feu. Ces places-fortes ne sont pas sans rappeler celle du Wādi al-<sup>C</sup>Ajāl. Bien que plusieurs d'entre elles soient actuellement connues sous des noms d'origine kanurie, leur construction doit probablement être attribuée aux Turcs.

Le lieu le plus méridional visité par les auteurs, Gazrāwa, est à 21 kilomètres au sud de Gatrun. Ce château n'a que 16 mètres de côté mais il frappe par ses deux énormes tours aux angles sud-est et nord-est, de part et d'autre de la porte. A 11 kilomètres au nord, le fort de Mariami, de très petites dimensions est en voie de dégradation car les habitants de Bakhi en utilisent les briques pour leurs propres constructions. A 1 kilomètre au nord de ce village, le château de Serendibe, appelé aussi Djimbrām, est le plus grand de tous. Il mesure 43 mètres sur 37 et ses murs est et sud sont encore hauts de 4 mètres par endroits. A l'angle nord-est subsiste une tour et à l'intérieur du bâtiment un tertre pouvant être le reste d'une autre tour effondrée. Au sol des traces d'habitations sont dégagées du sable par un fouilleur inconnu des auteurs. A 5 kilomètres au sud de Gatrun les ruines de Kimbe sont passablement dégradées. Quelques pans de murs émergent du sable et de la masse effondrée. On devine les restes d'une tour carrée à l'angle sud-est et un mur arrondi au milieu de la façade sud. Dans le village voisin de Beni camir se trouve un château attribué par la population aux Awlad cAmir. Certains murs sont encore debout, mais très dégradés à cause de la proximité du village. A 2 kilomètres au sud de Gatrun on voit au bord de la piste un petit château innominé de 13 mètres sur 15, dont les murs, bien conservés, ont 80 centimètres d'épaisseur. Au nord de Gatrun, à 500 mètres de Mbile, il ne subsiste qu'un pan de mur de Qasr Umm Farah, à la face sud. Il est flanqué de deux puits hors d'usage et le terrain porte des traces de constructions sur un périmètre de 200 mètres environ. Qasr Mas<sup>C</sup>ūd, à 8 kilomètres au nord de Gatrūn, à proximité d'un village moderne, se caractérise par des murs hauts de 3 à 4 mètres, dédoublés au sud. La porte est au nord et à l'intérieur subsistent les restes de deux tours, au nord-est au au sud-ouest. Les châteaux-forts de Tenderbe, à l'est de Gatrun, ceux de Diereme et Dagamshellu au sud de Medrusa et celui de Tugifra, à 20 kilomètres au nord de Tedjere n'ont pas pu être visités.

## Ganderma<sup>13</sup>

A 8 kilomètres au sud-ouest de Trāghen, à l'extrémité nord de la route centrale du Sahara, subsistent des ruines contrastant avec tous les autres sites du Fezzān et du Kawār. Ces vestiges sont constitués d'un mur d'enceinte d'une circonférence de 600 mètres, entouré d'un fossé. Le rempart, fabriqué apparament avec la terre du fossé, a l'aspect d'une longue butte dont les structures sont effondrées. On remarque néanmoins les restes de 21 bastions dispersés sur le pourtour. L'accès à la ville se faisait par deux portes, au nord-est et au sud-ouest, défendues par un mur de protection en terre de 3 mètres de long sur 1 mètre d'épaisseur et environ 1,20 mètre de hauteur (v. photo no. 7). L'intérieur, où aucun reste n'est plus décelable en surface est planté de palmiers; on y a creusé un puits et une rigole traversant le rempart au sud-est, servant à irriguer des jardins à l'intérieur et à l'extérieur des ruines.

Dans la palmaraie, de nombreux puits d'un diamètre de 4 à 5 mètres portent des noms kanuri, dont certains, déjà signalés par Nachtigal (1879, I, 165), sont encore en usage aujourd'hui. A la liste connue il convient d'ajouter les noms de: Kura, Bistangana, Zeiram, Knei-

13 Dans la région du Kawar le terme de ganderma désigne une place de festivités en ville.

mu, Jmarram, Kararam, Nassaram et Karakura, dont l'origine kanurie est indubitable. Les anciens puits deviennent salés (milhāt) et sont abondonnés au profit de nouveaux, creusés toujours en direction de l'est. Plus aucun puits n'est en usage à l'ouest de Ganderma ni autour de la ville.

D'autre part, au sud-sud-ouest de Traghen subsistent sur une colline au milieu de la Sebka, les tombeaux de 30 à 40 gouverneurs bornuans (signalés par Beurmann et Rohlfs, non visités). L'association de ces différents sites dans un même secteur au sud-ouest de la ville (le tombeau du mai Idrīs b. Alī se trouvant à l'est) suggère fortement la présence d'une colonie de peuplement originaire du Bornu ou du Kanem. La ville de Ganderma, présentant malgré sa petite dimension une certaine ressemblance avec Birni Gazargamo 14, serait donc l'oeuvre de kanuriphones dont l'implantation au Fezzan est confirmée par les textes.

II

La situation géographique du Kawār en faisait un lieu de passage inévitable pour le commerce caravanier entre les pays du Soudan Central et l'Afrique du Nord. Situé à mi-chemin entre le Tchad et le Fezzān, cette oasis, qui s'étend sur une longueur de 75 km du nord au sud, était toute désignée comme lieu d'étape: il y avait de l'eau en abondance, la culture des dattes fournissait un aliment appréciable pour le voyageur et l'animal de transport, l'existence de troupaux de chameaux permettait de remplacer les animaux perdus pendant le trajet. Ces conditions exceptionnelles devaient conduire à la création au nord du Kawār d'une ville capable d'accueillir des voyageurs étrangers. Plus au sud dans la même oasis l'abondance du sel a incité la population locale à l'exploiter en vue de son exportation vers les pays soudanais. L'alun provenant de l'important gīsement près de Bilma pouvait, lui, être exporté en Afrique du Nord. Ce type d'activité économique devait amener une partie des habitants du Kawār à regrouper leurs habitations et à les doter d'une défense collective. Les villes au sud du Kawār ne pouvaient donc pas avoir la même fonction que la ville commerciale du nord.

L'existence de deux types de villes semble effectivement être attestée dans les textes. Ibn cAbd al-Hakam parlant de l'expédition de cUqba b. Nafī distingue déjà entre la qasabat Kawār, au nord de l'oasis, presque invincible, et les quṣūr plus modestes et mal défendus au sud<sup>15</sup>. La qaṣaba n'était pas le lieu de résidence du roi et contrairement à ce que l'on aurait pu penser, la ville des commerçants offrait plus de résistance à l'envahisseur que la capitale politique du pays. Al-Yacqūbī au IXe siècle ne connait que la ville des commerçants, elle seule avait de l'importance du point de vue de l'observateur étranger<sup>16</sup>. Un siècle plus tard al-Muhallabi fait de nouveau référence aux deux types de villes lorsqu'il distingue entre la qaṣabat bilād Kawār et les villes (du sel) de Bilma<sup>17</sup>. Grâce à al-Idrīsī au XIIe siècle des renseignements plus précis apparaissent: Al-Qaṣaba au nord du Kawār est la seule ville ne devant sa renommée qu'au commerce, les quatre autres ont leur sort lié à l'exploitation de l'alun (et vraisemblablement du sel)<sup>18</sup>. De nos jours deux villes seulement subsistent au Kawār, Bilma et Dirkū. Toutes les deux doivent leur essor à l'exportation d'un minerais trouvé sur place.

La distinction entre les villes du sel et la ville des étrangers fait référence à deux 14 Cf. Bivar et Shinnie 1962: 1-10.

15 1922 (éd. Torrey): 195.

17 1866 (éd. Wüstenfeld): II, 142.

16 1882 (éd. de Goeje): 345. 18 1866 (éd. Dozy et de Goeje): 45-47. réseaux commerciaux complètement différents, dont l'un était fondé sur l'extraction et l'exportation du sel et l'autre sur le commerce à longue distance. C'est incontestablement le sel qui constituait pour les habitants des petites villes au sud de Gezebi le principal moyen de subsistance car, très recherché dans les pays soudanais, il leur permettait d'obtenir en échange des denrées alimentaires et des produits artisanaux. L'exportation des dattes avait également son importance, mais moins directement liée à l'existence des villes, elle n'avait sans doute pas atteint le même volume, ni surtout la même valeur. L'exportation de l'alun, très importante au XIIe siècle, était encore pratiquée à une petite échelle au début du XXe siècle. Contrairement au sel et aux dattes destinées à des échanges vivriers avec les pays soudanais. l'alun introduisait l'économie du Kawar dans le circuit commercial méditerranéen. D'après al-Idrīsī les commerçants d'Ankalas se rendaient à cette époque jusqu'à Wargla à l'ouest et jusqu'en Egypte à l'est. Ce remarquable accroissement du rayon des activités n'a pas pu rester sans conséquences pour l'expansion des villes bien que la base de leur existence restait sans doute l'exploitation du sel.

L'existence de Gezebi en revanche doit être expliquée par référence au commerce transsaharien. Située au centre de la grande voie du Sahara central Gezebi avait son sort lié à celui de la route commerciale. En raison de conditions géographiques exceptionnelles, le tracé de cette route est resté quasiment invariable depuis le début de l'islam jusqu'à l'époque coloniale. Les objets qui transitaient par cette route variaient également très peu: du sud au nord on y faisait passer des esclaves, accessoirement on y transportait des produits en cuir, quelques étoffes particulières, des plumes d'autruche et des défenses d'éléphant; du nord au sud on acheminait surtout des chevaux et dans une moindre mesure des armes, différentes sortes d'étoffe, des bijoux et des livres. En tant que ville commerciale Gezəbi était tributaire des conditions politiques et économiques existantes aux deux extrémités de la route. En particulier elle était à la merci d'une ingérence du grand royaume soudanais à son extrémité sud: on peut penser qu'elle s'épanouissait lorsque le Kanem-Bornu était faible et que ses activités regressaient lorsqu'il était fort. A certaines périodes de l'histoire le Kanem a effectivement dominé l'ensemble de la voie du Sahara central. Il en contrôlait alors certainement aussi le commerce.

Une autre voie commerciale a sans doute aussi contribué à l'essor de Gezəbi. Ibn al-Faqīh signale l'existence, au IX<sup>e</sup> siècle, d'une voie commerciale qui rattachait le Ghanā aux oasis d'Egypte en passant par Maranda et Ṣabrū (Kufra). Gezəbi, située en un lieu par lequel cette route a nécessairement dû passer, était selon toute probabilité une autre étape sur ce trajet difficile. C'est par cette route qu'a dû être transportée une partie de l'or dont l'arrivée à Tripoli au XVII<sup>e</sup> siècle est signalée par deux auteurs qui, l'un et l'autre, ont cru à une origine bornūane<sup>19</sup>. H. Barth, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avait encore entendu parler d'une route qui, venant d'Azaneres dans l'Air, semblait mettre Gezəbi en communication avec les centres commerciaux de la boucle du Niger<sup>20</sup>. Il n'est pas interdit de penser que dès avant le IX<sup>e</sup> siècle de petites quantités d'or transitaient par le Kawār et parvenaient en Afrique du Nord. Peut-être l'expédition étonnante de <sup>C</sup>Uqba b.

Nafī vers des régions excentriques par rapport au monde méditerranéen était-elle en réalité motivée par la recherche des sources de l'or? Arrivé au Kawār, <sup>c</sup>Uqba a dû constater qu'il était encore très loin de son but et qu'il n'avait pas les moyens de poursuivre une expédition aussi périlleuse.

Qui au juste habitait dans la ville de Gezəbi? Dans sa brève notice concernant la «ville appelée Kuwwār» al-Ya<sup>C</sup>qubi indique que les habitants étaient des musulmans de différentes origines et il ajoute que le plupart étaient des Berbères: bi-hā qawm min al-muslimīn min sā'ir al-aḥyā' akthar Barbar²¹. Les commerçants Berbères amenaient des esclaves à partir de pays situés plus au sud et les acheminaient à Zawīla où se trouvaient des acheteurs de différents pays méditerranéens et de l'Asie mineure. Certains commerçants traitaient vraisemblablement des affaires à plus longue distance passant au-delà de Zawīla jusque dans les villes au bord de la Méditerranée. Quant aux autres habitants de la ville, quelques uns étaient peut-être des Arabes, d'autres sans doute des Soudanais originaires des royaumes du Sahel. Il faut aussi faire la part des paysans dont on indique encore aujourd'hui l'emplacement des jardins et des artisans ayant peut-être habité le «quartier des forgerons».

La présence de commerçants Berbères à Gezəbi ne doit pas surprendre. Plusieurs indices montrent que l'effondrement du royaume des Garamantes a été mis à profit par différents groupes berbères, parmi lesquels on rencontrait surtout les habitants du Djebel Nefūsa, pour promouvoir un nouveau type de rapports entre Berbères et Soudanais. Exploitant au maximum l'avantage offert par le chameau — introduit en Afrique du Nord pendant la période romaine — les Berbères de l'arrière-pays immédiat de la côte méditerranéenne, retranchés dans l'ibādisme, se tournent vers les pays du Soudan et deviennent les principaux artisans de l'expansion du commerce à longue distance. Présents à Kawkaw (Gao) et à Awdaghost, il aurait été surprenant que les Nefūsa ne jouent pas également un rôle important dans le développement du réseau commercial de la région située au sud de leur pays d'origine, au-delà de l'ancien royaume des Garamantes.

Quelques indications dans les textes montrent que les Ibadites se livraient à des transactions commerciales avec le Kānem. D'après l'auteur ibādite al-Shammākhī, un des gouverneurs de la ville de Djenawen au IXe siècle parlait la langue de Kānem ce qui semble indiquer qu'il avait séjourné dans ce pays<sup>22</sup>. Al-Idrīsī, au XIIe siècle, signale l'existence d'une voie commerciale directe entre la ville du Djādo au Djebel Nefūsa et le Kānem qui passait par Zawīla<sup>23</sup>. Auparavant al-Bakrī avait déjà parlé d'une route commerciale qui rattachait les centres du Djebel Nefūsa à Zawīla où elle rejoignait la grande voie du Sahara central. Sans doute les commerçants Nefusa ne remplissaient que des fonctions d'intermédiaires, acheminant les denrées du Soudan au-delà de leur lieu de résidence jusqu'aux centres urbains du littoral méditerranéen. Lorsque le commerce devenait plus actif et unifié sur un grand espace un rapprochement du lieu de résidence vers le lieu d'approvisionnement de la principale marchandise recherchée – les esclaves – a pu paraître souhaitable. C'est cet objectif qui semble avoir entraîné l'installation de certaines familles de commerçants dans des régions plus méridionales et notamment au Kawar.

<sup>21 1882 (</sup>ed. de Goeje):345.

<sup>22</sup> K. al-Siyār, cf. Lewicki, 1969: 97.

Il existe des traces archéologiques dans la région du Kawār qui semblent être attribuables aux Ibādites. Les villages fortifiés du Djādo, situés à 200 km au nord (NNO) de Gezəbi, ressemblent en effet par certains aspects à des constructions ibādites. Le nom de Djādo lui-même semble provenir du nom tout à fait identique de la principale ville du Djebel Nefūsa. Il est vrai qu'à côté de Gezəbi le petit centre de Djādo ne pouvait jouer qu'un rôle secondaire sur le plan commercial. Son destin dépendait apparemment de celui de la route commerciale qui rattachait le Kawār au Maghreb. Al-Idrīsī signale qu'au XII<sup>e</sup> siècle cette route a été empruntée pour le transport de l'alun du Kawār à Wargla<sup>24</sup>. Elle était sans doute également empruntée par des caravanes d'esclaves en provenance du Kānem.

L'influence des commerçants ibādites devait commencer à regresser à partir du début du X<sup>e</sup> siècle. A cette époque la dynastie des Banū Khattāb s'installait à Zawīla et, dans les textes, il n'est plus fait mention de l'ibādisme au Fezzān. Or, Zawīla contrôlait pour une bonne part le commerce sur la route centrale du Sahara et les commerçants Berbères du Kawār ont certainement dû s'adapter aux circonstances nouvelles. Plus menaçantes pour la survie de la communauté berbère étaient sans doute les interventions militaires du Kānem sur la voie du Sahara central. Lorsque vers 1200 le Kānem étendit son influence sur l'ensemble de la voie commerciale il devait forcément tenter de court-circuiter les commerçants indépendants du Kawār. Dans la mesure où ceux-ci n'allaient pas au-delà du Fezzān le roi avait intérêt à faire lui-même convoyer les esclaves jusqu'au grand marché du l'Afrique du Nord. A Djādo les conditions étaient plus favorables pour la survie d'une communauté ibādite qu'à Gezəbi en raison des relations commerciales étroites avec d'autres centres ibādites, en particulier Ghadāmes et Wargla.

Une des conséquences les plus importantes de l'activité des commerçants ibādites était le développement de petits centres urbains au Kawār. Avant l'apparition de l'islam le commerce se limitait à une échelle interrégionale, le volume des échanges était réduit et les activités économiques n'étaient vraisemblablement pas assez diversifiées pour donner lieu à la création d'une véritable ville. Il n'est par conséquent pas étonnant que pour le Kawār Ibn CAbd al-Ḥakam distingue entre une qaṣaba— située sur une montagne— et des quṣūr (chateaux fort) alors que pour le Fezzān la distinction s'établit entre une madīna (ville)— Djerma— et des quṣūr. On notera cependant que d'après le même auteur le roi du Kawār résidait dans un des quṣūr et non pas dans la qaṣaba beaucoup plus fortifiée. Il n'est peutêtre pas interdit d'y voir l'indice d'un développement qui ne devait rien à l'intervention du pouvoir politique. Cette évolution a été mise à profit et accélérée par les commerçants ibādites.

A la fin du IX<sup>e</sup> siècle le processus en cours était suffisamment avancé pour qu'al-Ya<sup>C</sup>qūbī puisse signaler l'existence d'une «ville» au Kawār. Al-Muhallabī un siècle plus tard connaît aussi le nom d'al-Qasaba et plus au sud il note l'existence des madā'in Bilma' («villes» de Bilma). A la fin du X<sup>e</sup> siècle plusieurs agglomérations du Kawār étaient donc suffisamment développées pour donner l'apparance d'être des villes. Cet état de choses est confirmé par al-Idrīsī qui cite les noms de cinq agglomérations dont trois, comme on a vu, méritent d'être appelées des villes. Ibn Sa<sup>C</sup>īd au XIII<sup>e</sup> siècle se montre plus prudent. Disposant de renseignements

empruntés au voyageur Ibn Fāṭima et à al-Idrīsī il ne reprend que deux noms cités par ce dernier (Qaṣr <sup>c</sup>Īsā et al-Qaṣaba) et laisse entendre que les autres villes (mudun) et lieux de résidence (camā ir) n'avaient que peu d'importance<sup>25</sup>.

L'ancienneté du fait urbain et son importance pour les populations du Sahara central est aussi attestée par la toponymie. En particulier il convient de relever l'occurence du nom d'agram qui, en berbère, signifie la «ville». On retrouve ce terme dans le nom des Garamantes par lequel les auteurs classiques désignaient les habitants du Fezzān. Dérivé de Garama, leur capitale, et indirectement du mot agram, ce nom signifie vraisemblabelement «habitants de Garama» ou encore «habitants de la ville». Dans une région plus méridionale et sans doute à une époque plus récente, le même terme a été adopté par les Kanuri pour désigner l'oasis et la ville de Fachi, ce dernier nom étant le seul utilisé par les Tuareg. Encore de nos jours le chef de Fachi porte le titre d'agramma, «celui qui possède Agram», ou, par extension, «celui qui possède la ville». Il semble qu'on puisse déduire de cet emprunt que les premiers Kanuri ont fait connaissance de Fachi par l'intermédiaire d'un peuple berbérophone — vraisemblablement des Tuareg — et qu'à l'époque de leur arrivée il y existait déjà un agram, une «ville»<sup>26</sup>.

Au Kawār l'importance des villes a également laissé des traces dans la nomenclature en usage. Le nom du Kawār lui-même semble être dû à des étrangers. Signalé dans les textes des géographes arabes, il est encore de nos jours en usage au Fezzān. Les Kanuri et les Tubu de la région utilisent respectivement le nom d'une ville, Bilma, et le nom commun d'Enneri Tuguya («vallée des habitants de maisons en pierre»). Plus révêlateur est le nom d'Agazarien, «bâtisseur de gassar», sous lequel les Tubu désignent le plus ancien peuple connu du Kawār. D'après la tradition orale il semble donc exclu que les Tubu aient été les premiers à construire des gassar dans la région. Déjà dans les textes d'Ibn CAbd al-Hakam et d'al-Bakrī, on s'en souvient, il était fait mention des quṣūr du Kawār. Ni au niveau des textes, ni au niveau des traditions il ne faut cependant s'attendre à trouver des distinctions nettes entre le gassar, la qasba et la «ville». Il semble au contraire que pour les Tubu la notion de gassar soit coextensive à celle de birni, puisque l'ancienne Gezəbi est communément appelée Gezəbi gassar.

La composition ethnique des habitants du Kawār ne permet pas non plus de déterminer quel peuple était à l'origine des premières fortifications et du développement des villes. Les Kanuri se donnent tous une origine bornūane et il est vraisemblable que leur présence au Kawār soit effectivement due à une intervention du Kānem-Bornū. Quant aux Tubu ils se rattachent à des clans dont le centre de gravité se situe en dehors du Kawār. Ils concèdent volontiers aux Kanuri d'être arrivés dans toutes les oasis de la région avant les premiers Tubu. Dans la mesure où ils sont établis de longue date au Kawār ils ont adopté un mode de vie selblable à celui des Kanuri. En particulier ils utilisent la langue de ces derniers plus fréquemment que le teda. Par ailleurs ils se distinguent de leurs parents nomades par le nom de Gezabida. Curieusement ce nom est expliqué par référence à une étymologie teda («protecteurs de la marmite») alors que de toute évidence il

<sup>25 1970 (</sup>éd. al-CArabi): 114.

<sup>26</sup> Le professeur P. Fuchs (Göttingen) prépare actuellement une monographie sur l'oasis de Fachi.

dérive de Gezəbi (Gezəbi-da — «les gens de Gezəbi»). En fait les Gezəbida sont une ethnie qui s'est formée à la suite de nombreux mariages mixtes dûs à la longue cohabitation des Tubu avec les Kanuri. La relation entre les Gezəbida et l'ancienne ville de Gez bi ne peut être établie avec certitude que pour les habitants d'Aney et ceux d'Emi Tchouma. Dans le passé le rayonnement de la grande ville commerciale sur l'ensemble de l'oasis devait être si considérable que tous les habitants du Kawār avaient tendance à s'identifier à elle. Aujord'hui la tradition urbaine du Kawār n'a plus la même signification et elle ne subsiste qu'à une échelle réduite. A une époque où le commerce transsaharien lui-même était en récession les petites villes du sud, centrées sur l'exploitation du sel, ne pouvaient en aucun cas remplir la même fonction que le grand centre commercial de Gezəbi. Dès lors les héritiers de la tradition urbaine n'avaient d'autre choix que de rechercher des alliances tribales. Dans la nouvelle situation la tradition urbaine devait nécessairement s'éclipser devant le nomadisme.

A l'époque de son apogée le Kawar devait sa prospérité au commerce transsaharien et au développement de la ville de Gezəbi. A côté de la ville l'autorité politique de l'oasis ne pouvait pas jouer un rôle très important. Ibn <sup>C</sup>Abd al-Hakam laisse entendre que la qasaba du Kawar était mieux protégée que la résidence du roi ce qui semble indiquer que dès cette époque la «forteresse» au nord de l'oasis jouissait d'une certaine indépendance vis-à-vis du roi. Al-Ya<sup>c</sup>qubī ne parle que de la «ville» du Kawar, ignorant toutes les autres composantes du peuplement de l'oasis. Il est vrai qu'al-Idrīsī, lui, donne plus d'importance à Ankalas, siège du roi, qu'à al-Qasaba, ville des commerçants (étrangers). Même si cette appréciation est partiellement erronée on peut néanmoins supposer que le roi du Kawar - qui d'après al-Idrīsī était «né dans le pays» - avait un droit de regard sur la communauté des commerçants. Il tirait certainement bénéfice de leurs activités. L'essor du commerce à longue distance devait nécessairement contribuer au renforcement de la base économique d'un pouvoir local permettant au roi de jouer un rôle politique plus important qu'aurait pu laisser supposer l'exiguité de son territoire et le nombre réduit de ses sujets. A cet égard il est intéressant de noter que d'après le Dīwān salatīn Bornū le dernier roi pré-islamique du Kānem, Arkū (c. 1023-1067), avait une mère Tomagra originaire du Kawar<sup>27</sup>. Sans doute faut-il voir dans cette information l'indice d'une politique d'alliances poursuivie par la dynastie qui règnait au Kawār<sup>28</sup>.

D'un autre côté la situation du Kawār ne pouvait pas laisser indifférents les rois du Kānem. Tous leurs rapports avec le monde méditerranéen et l'essentiel de leurs échanges économiques étaient entre les mains d'une communauté de commerçants hors de leur portée. Pour assurer la sécurité sur la grande voie commerciale et pour contrôler les intermédiaires les rois du Kānem devaient à plusieurs reprises intervenir dans les oasis qui jalonnaient la route. C'est précisément Arkū (c. 1023—1067), déjà lié aux Tomagra du Kawār par sa mère, qui implante des colonies

<sup>27</sup> Lange, 1977; 28 n. 6.

<sup>28</sup> Les Tomagra qui fournissent encore de nos jours les chefs traditionnels du Kawar semblent avoir joué un rôle déterminant sur les oasis de la voie centrale du Sahara dès avant la première intervention du Kanem. On peut penser que lors de la grande poussée du Kanem en direction du nord (XIII<sup>e</sup> siècle) ils étaient contraints de s'allier à des Tubu du Tibesti. Les Tomagra eux-mêmes affirment d'être originaires de cette région.

d'esclaves au Kawār — à Dirkū et à Səgədim — et au Zayla. Le dernier nom désigne en kanuri et en teda le Fezzān et, par extension, toute la Libye. On aurait pu croire à une erreur de copiste mais le nom est mentionné deux fois dans le texte car il y est précisé qu'Arkū mourut à Zayla. Or, Arkū a règné — d'après les indications du  $D\overline{\imath}w\bar{a}n$  — pendant une durée de 44 ans et il est improbable que l'expansion du Kānem vers le nord date de l'extrême fin de ce long règne. On peut donc penser que les auteurs du  $D\overline{\imath}w\bar{a}n$  ne font pas allusion à une expédition éphémère et que la domination du Kānem sur une partie du Fezzān ait laissé des traces archéologiques. Rien n'exclut par conséquent que des recherches ultérieures révèlent qu'un des sites soudanais décrits plus haut, et en particulier Mbīle, soit attribuable à cette période.

La première domination du Kānem sur les oasis de la voie centrale du Sahara a été d'une courte durée. Al-Bakrī, écrivant vers 1067/8, situe le «pays de Kānem» très loin au sud de Zawīla²9 et on sait par al-Idrīsī qu'au siècle suivant le Kawār avait un roi indépendant. Se fondant sur des informations relevant de la période de Dūnama Dībalāmi (C. 1210–1248) Ibn Sa<sup>C</sup>īd note que le Kānem avait étendu sa domination sur les royaumes du Kawār et du Fezzān³0. Cette extension territoriale est confirmée par le voyageur at-Tidjāni qui avait appris qu'en 1172/3 un chef de guerre mamelūk, Sharaf ad-Din Qaraqūsh, avait mis fin à la dynastie berbère du Fezzān. Le même auteur signale qu 'en 1258/9 les troupes du roi du Kānem vainquirent à Waddan un des fils de Qaraqūsh³¹. Ces informations suggèrent que la disparition de la dynastie des Banū Khaṭṭāb au Fezzān avait amené les rois du Kānem à étendre leur pouvoir sur toutes les oasis de la voie centrale du Sahara. Au milieu du XIIIe siècle les troupes du Kānem étaient suffisamment bien implantées au Fezzān pour entreprendre une expédition guerrière dans une région située à 250 km de la côte méditerranéenne.

Aucun texte ne permet de dater la fin de la domination du Kānem sur le Fezzān, ni de préciser sa nature. Il est cependant certain que dans la deuxième moitié du XV° siècle lorsque, suite à des troubles dynastiques, les Bulāla envahirent le Kānem, les rois Sēfuwa avaient perdu leur contrôle sur la voie centrale du Sahara depuis longtemps. La période d'occupation du Fezzān par le Kānem ne devrait donc pas excéder deux siècles. Les traces de cette occupation sont surtout visibles à Trāghen où il subsiste le mur d'enceinte d'une ville soudanaise ainsi que de nombreux puits qui portent des noms kanuri.

Dans la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle la dynastie des Sēfuwa, établie à l'ouest du lac Tchad, avait recouvert son ancienne puissance. Vers 1570 Idrīs Alawoma (1564–1596) conduit en personne une expédition à Aghram (Fachi) et au Kawār. Son chroniqueur, Ibn Furtū, donne très peu de détails sur cette entreprise dont le point culminant semble avoir été le siège «de la montagne appelée Ayemma» sur laquelle s'étaient retranchés les Tubu. Tout porte à croire que l'auteur fait allusion au piton rocheux qui se dresse face à l'ancienne saline d'Ayemma et sur laquelle se trouvent effectivement les ruines d'un tima à deux étages particulièrement bien fortifié. On peut supposer que les chefs tomagra du Kawār s'y étaient réfugiés pour résister à l'avance des troupes bornuanes. Idris

Alawoma réussit néanmoins à les vaincre et retourne en triomphe à Bilma. C'est ici qu'il reçoit une délégation des habitants du Djado qui, apparemment impressionnés par le déploiement des forces bornuannes, lui offrent leur soumission<sup>32</sup>. Dans cette brève notice aucune mention n'est faite de Gezəbi, située pourtant à une distance de 25 km seulement au nord d'Ayemma.

A propos d'un tout autre sujet le même auteur nous apprend que les habitants de Ghazbī— au même titre que ceux de Fawāl (Dirkū)? et de Bilma— se rendaient jusqu'au Kānem pour vendre au roi du Bornū des chevaux qu'ils avaient acheté au Fezzān³³. On peut donc penser que les rois du Bornū avaient entretenu de bonnes relations avec les villes commerciales du Kawār même avant la période d'Idris Alawōma. Il n'est pas impossible que l'influence du Bornū se faisait sentir même dans les villes commerciales du sud Fezzānais. On possède en effet des éléments d'une correspondance échangée entre Idrīs Alawōma et Murād III de Constantinople de laquelle il ressort que le roi du Bornū s'arrogeait des droits sur la qalac (forteresse) du Fezzān qui en 1577 (date de la lettre) était manifestement sous la domination des Turcs³⁴

Au XVI<sup>e</sup> siècle Gezəbi était une ville commerciale parmi d'autres. Denham signale encore son existence au début du XIX<sup>e</sup> siècle mais Gatrūn avait depuis longtemps pris sa place. Le commerce transsaharien était en régression et le déplacement de la voie caravanière au pied de la falaise avait enlevé la dernière raison d'être de Gezəbi. Aujourd'hui la plupart des jeunes Kawāriens ignorent jusqu'à son existence. De la grande ville commerciale du Moyen Âge il subsiste néanmoins une butte imposante constituée par de nombreuses couches d'habitations: elle doit émerveiller tous ceux qui de près ou de loin sont concernés par l'histoire de l'Afrique. Les rares textes qui nous sont parvenus laissent tout juste entrevoir son ancienneté et son énorme importance pour l'histoire économieque du Soudan central au cours de longues périodes. De plus on peut espérer que dans le sol de Gezəbi on découvrira des éléments pour l'histoire la plus ancienne de l'Afrique. Certaines conceptions de l'histoire de l'Afrique pourront sans doute être révisées.

### Bibliographie

Al-Bakrī (écrit en 1067/8). K. al-masālik wa'l-mamālik, 1911, éd. M. G. de Slane, Alger.

Barth, H. Travels and Discoveries in North and Central Africa, 3 vol., 1857-1859, New York.

Bates, O. The Eastern Libyans, 1914, Londres.

Bivar, A. et Shinnie, P. L. 'Old Kanuri Capitals', 1962 Journal of African History, 3, (1), 1-10. Denham, D., Clapperton, H. et Oudney, W. Narrative of Travels and Discoveries in Northern and Central Africa, 1826, Londres.

Girard, D. (écrit en 1684) Histoire chronologique du royaume de Tripoly de Barbarie, Paris, Bibl. Nat., Fonds Français, 12219 et 12220.

Ibn <sup>C</sup>Abd al-Hakam (mort en 871). K. Futūh Misr wa'l-Maghrib, 1922, éd. C. Torrey, New Haven.

Ibn Furtū (écrit en 1576). K. Ghazawāt sultān Idrīs fī balad Bornū, 1932a (éd. Palmer), Kano. — (écrit en 1578). K. Ghazawāt sultān Idrīs fī balad Kānem, 1932b (éd. Palmer), Kano.

32 1932 a (éd. Palmer): f. 5. 34 Martin, 1972: 470-490.

33 1932 b (éd. Palmer): f. 113.

Ibn Sa<sup>c</sup>īd al-Maghribī (écrit au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle).K. djughrāfīyya fī'l-aqālīm al-sab<sup>c</sup>a, 1970 (éd. al-<sup>c</sup>Arabī), Beyrouth.

al-Idrisi (écrit en 1154).K. nuzhat al-mushtāq fī ikhtirāq al-āfāq, 1866 (éd. R. Dozy et M. J. de Goeje), Leyde.

Lange, D. Chronologie et histoire d'un royaume africain, 1977, F. Steiner, Wiesbaden.

Lewicki, T. Arabic External Sources for the History of Africa, 1969, Wroclaw.

Martin, B. G. 'Kānem, Bornū and the Fazzān: notes on the political history of a trade route', 1969, Journal of African History, 10 (1)'

- 'Mai Idrīs of Bornū and the ottoman Turks, 1576-78', 1972, International Journal of Middle Eastern Studies, 3.

Nachtigal, G. Sahara und Sudan, 1879-1881, Berlin,

Pétis de la Croix (écrit en 1697). Suite des remarques sur Tripoly de Barbarie, Paris, Bibl. Nat., Nouv. Acq. 7488.

at-Tidjani, Rihla, éd. CAbd al-Wahab, Tunis.

al-Yaqubi (écrit en 891). K. al-buldan, 1882 (éd. de Goeje), Leyde.

al-Yāqūt (écrit en 1224). K. mu<sup>c</sup>djam al-buldān, 1866—1873 (éd. Wüstenfeld), Leipzig.